



P O L O G N E L I T T É R A I R E

R E V U E M E N S U E L L E

Nr. 68

Varsovie, 15 mai 1932

Sixième année

Direction: Varsovie,
Złota 8, tél. 732-82;
administration, publi-
cité: Sienkiewicza 1,
tél. 223-04

Succursale d'admini-
stration: Paris, 123,
boul. St. Germain,
Librairie Gebethner
et Wolff

Abonnement d'un an:
4 francs suisses

Le désarmement moral Une enquête de la „Pologne Littéraire”

La rédaction de la „Pologne Littéraire” a adressé aux écrivains européens et américains l'appel suivant:

Monsieur.

La recherche des moyens propres à assurer la paix constitue aujourd'hui la principale préoccupation de l'humanité.

Dans cette recherche le problème de la pacification des esprits est tout particulièrement conditionné par l'effort qu'apporteront à sa solution les élites intellectuelles.

En vue de servir cette oeuvre de construction pacifique qu'elle a toujours poursuivie, la rédaction de la „Pologne Littéraire” voudrait réunir à ce sujet les opinions des représentants les plus éminents du monde intellectuel.

Dans le domaine de la politique internationale un acte concret se propose à notre réflexion.

Le Gouvernement Polonais a soumis à l'examen de la Conférence du Désarmement un memorandum sur le désarmement moral, proposant une série de mesures embrassant les domaines de la législation, de la presse, de l'enseignement et de l'art.

Nous choisissons parmi ces propositions les plus caractéristiques:

1) l'introduction dans les législations nationales de dispositions punissant l'incitation à la guerre;

2) la convocation d'une conférence générale de représentants de la presse qui étudierait les moyens pratiques de nature à intensifier la collaboration de la presse à l'organisation de la paix;

3) la révision des manuels scolaires pour en faire disparaître tout ce qui éveille la haine de l'étranger, et l'introduction dans les écoles de tous degrés d'un enseignement sur les buts et l'organisation de la Société des Nations;

4) la conclusion d'une convention générale engageant les gouvernements à ne pas user de la radiophonie de manière à troubler les relations internationales.

Vu la haute actualité de son enquête la rédaction de la „Pologne Littéraire” espère que vous voudrez bien lui faire parvenir promptement votre opinion sur les points précités, ou bien lui communiquer les idées que vous suggère le problème du désarmement moral en général. Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de notre très haute considération.

La rédaction de la „Pologne Littéraire”.

Nous publions ici quelques réponses *).

*) cf. dans les nr. nr. 65—67 de la „Pologne Littéraire” les réponses de MM. André Andréades, Joseph Delteil, Fernand Divoire, Hermann Häberlin, Heinrich Mann, Walter Mehring, Gilbert Murray, Antoine Radó, Roda Roda, Johannes Schlaf, Frank Swinnerton, Jérôme Tharaud, Charles Vildrac, Maria Waser, Jakob Wassermann, Stefan Zweig.

R. J. Kreutz (Wien)

Die von Ihnen vorgeschlagenen Abwehrmassnahmen gegen die latente Gefahr einer neuerlichen Kriegspsychose sind an sich sehr wertvoll. Insbesondere wäre die Einberufung einer Studienkonferenz der führenden Presse aller europäischen Länder zu begrüssen. Nicht ein gesundes nationales Bewusstsein, das jeden Kulturvolk eigen sein muss, gefährdet die friedlichen Beziehungen zwischen den Völkern. Hass, Missachtung, Misstrauen, als Schritt-



macher zu offener Feindseligkeit werden vielmehr einzig und allein vom hypertrophierten Nationalismus verschuldet. Der Chauvin — in welchem „ethischen“ Kostüm immer er auftritt — ist der geborene Friedensbrecher. Darum wäre es Pflicht der modernen europäischen Schulen, ihn und seine Helfer für die heranwachsende Jugend lächerlich, also ungefährlich zu machen.

Was die Frage der militärischen Abrüstung anlangt, so halte ich die Schlagworte „Gleichheit der Rüstungen“, „Stillstand der Rüstungen“, für sophistische Phrasen, weil sie das Grundübel der Zeit nicht beseitigen: den Krieg aus Furcht vor dem Kriege vorzubereiten. Eine Abrüstungskonferenz, die mehr sein will, als eine Versammlung von wissenden ad hoc Rednern, darf nicht in den Fehler aller früheren Konferenzen verfallen, den Krieg zwar zu verdammen, den Militarismus aber unangetastet zu lassen. Sie muss Anklage gegen das wesentlichste Instrument zum Kriege erheben und unter Beweis stellen, dass die Offensivkraft stehender Heere mit ihrem teuflisch vervollkommenen technischen Apparat zum Friedensschutz völlig überflüssig ist. Eine in diesem Sinne betriebene Pressepropaganda muss der öffentlichen Meinung aller Länder und damit allmählich auch deren Regierungen die Erkenntnis aufzwingen: mobile Armeen und Schlachtflotten, Bombengeschwader, Tanks und Giftgasfabriken sind durchaus nicht nötig, um den Frieden unter den Völkern der Welt zu sichern. Hiezu genügt vollauf die bewaffnete Macht einer Polizeitruppe. Im Begriff „Feldarmee“ — sei sie nun klein oder gross — liegt stets das Diktat der Offensive, der Vergewaltigung beschlossen. Darum wird eine Abrüstungsenquete nur dann von spürbarem Nutzen sein, wenn sie den Abbau der Generalstäbe, den Umbau der Kriegsindustrie und den Aufbau der zwischenstaatlichen Schiedsgerichte nicht nur fordert, sondern auch durchsetzt.

Jean de la Harpe, professeur de philosophie et de sociologie à l'Université de Neuchâtel (Neuchâtel)

Tout d'abord l'emploi du mot „désarmement” me semble regrettable lorsqu'il s'agit du problème politique et militaire de la limitation et de la réduction des armements; il facilite les confusions dans les esprits non avertis et sert de véhicule involontaire aux propositions soviétiques, absurdes, intéressées et dangereuses concernant le désarmement total; par choc en retour, il détourne les esprits du véritable problème qui devra être résolu à Genève, à savoir celui de la „course aux armements” dont les désastreux effets budgétaires, politiques et moraux sont aisément prévisibles, si non déjà sensibles.

Le mot de „désarmement moral” par contre me semble adéquat, car il symbolise exactement l'effort d'apaisement des esprits; c'est la défiance qui est la mère des armements excessifs et c'est l'armement croissant qui engendre les progrès de la défiance, pour une large part du moins.

Mais à son tour le désarmement moral est une notion complexe à laquelle je vois deux aspects essentiels dans les conjonctures présentes; il compte à la fois des implications diplomatiques et une signification générale.

S'agit-il du problème diplomatique, je sais — pour le suivre depuis longtemps — que la question est très délicate, qu'elle a récemment soulevé entre la Pologne et l'Allemagne des discussions très vives, car elle fait allusion à des problèmes de remaniement territorial que mes lecteurs ont présents à l'esprit: c'est donc en fonction de ces questions qu'il se pose sur le terrain diplomatique. L'Allemagne voudrait des modifications à son statut territorial aux dépens de l'intégrité territoriale polonaise; on conçoit fort bien qu'une nation qui a aussi chèrement payé sa résurrection nationale que la Pologne, tiennne fermement à son intégrité territoriale. Je ne voudrais pas, dans ces conditions, écrire un mot qui pût encourager, sous prétexte d'impartialité, les visées du nationalisme allemand à l'heure même où les extrémistes hitlériens triomphent; je ne voudrais pas encourir les reproches qu'un journal polonais adressait récemment à deux de mes compatriotes, à tort ou à raison (à tort selon moi).

La campagne diplomatique en faveur du désarmement moral vise, essentiellement, à combattre les menées révisionnistes; je veux donner les deux raisons qui me semblent militer en faveur de cette campagne, à mon point de vue.

Tout d'abord les Allemands oublient avec une extrême facilité (en général les peuples, comme les individus, ont la mémoire courte lorsqu'il s'agit de leurs méfaits) qu'ils ont participé au scandaleux partage de la Pologne, avec d'autres, et que Frédéric, surnommé le Grand, ne s'y fit point faute de cynisme; ils oublient également que ce partage eut lieu par étapes, par triple opération, si je ne fais erreur. Dans ces conditions toute atteinte au statut territorial de l'actuelle Pologne suggère immanquablement aux Polonais des craintes justifiées. Passer de la théorie à la pratique, ce serait presque fatalement provoquer des menées belliqueuses; or, si on sait bien comment ces choses commencent, on ignore en général comment elles finissent, plutôt mal, très mal même, que bien; je crois donc que l'intérêt de la paix militie en faveur du statu quo territorial, en règle générale. C'est la grande erreur de notre temps d'invoquer comme remèdes à ses maux, des modifications territoriales qui n'amélioreraient en rien la situation générale.

La deuxième raison est une conséquence de la première; le vrai problème n'est pas territorial, mais économique. Après m'être placé au point de vue polonais, je me place au point de vue alle-

mand. Ce n'est pas quelques kilomètres de territoire — où la population polonaise l'emporte de l'aveu même de certains Allemands — qui amélioreraient la grave situation de l'Allemagne; il s'agit pour elle d'une question de dé-



bouchés et d'émigration possible, non de „revalorisation territoriale”; peut être l'avenir ménagera-t-il une solution au problème du rattachement de la Prusse Orientale au reste du territoire allemand, sans menacer le Corridor qui donne à la Pologne son accès à la mer. Mais cela reste une question secondaire si l'on se place au point de vue des intérêts et non du prestige; le jour où les gouvernements auront compris et fait comprendre aux peuples polonais et allemand la primauté du problème économique sur l'autre, celui-ci s'atténuera. Du reste, je crois que le temps travaille dans ce sens: la question des frontières politiques perdra de son acuité dans la mesure même où la réorganisation économique de l'Europe en général, de l'Europe centrale et orientale en particulier, amènera les gouvernements et les peuples à améliorer les circuits de leurs échanges.

Si je puis donner un très modeste et amical conseil à mes lecteurs polonais dont je connais un peu le pays pour y avoir séjourné, c'est de faire leur possible pour éviter toute polémique inutile et irritante, surtout à l'endroit de la Prusse Orientale, et pour éviter tout ce qui pourrait faire l'effet d'une provocation à cette dangereuse „masse en fusion” qu'est l'Allemagne contemporaine, de garder intact leur bon droit: c'est dans le calme et la domination de ses impulsions, dans la maîtrise de soi, que réside la vraie force morale, condition de l'autre... Alors la campagne diplomatique en faveur du désarmement moral prendra toute sa signification surtout vis à vis des puissances anglo-saxonnes et neutres. Je souhaite que mes lecteurs voient dans ces lignes non un blâme, mais un effort de raison et d'objectivité, „d'amitié raisonnable”.

Mais il y a un autre aspect tout à fait général du désarmement moral; s'il se greffe sur le premier, il peut être traité à part. Quels moyens généraux peut-on envisager qui permettent de travailler à l'apaisement des esprits? Il s'agit donc ici tout particulièrement des quatre questions que la „Pologne Littéraire” a bien voulu me poser. Le sujet exigerait mieux qu'une rapide esquisse, car il est très riche en aspects divers.

1) Je doute fort de l'efficacité du procédé qui consisterait à introduire dans les législations nationales des dispositions punissant l'incitation à la guerre. En effet, c'est le gouvernement qui applique la législation et la rend opérante, qui peut fort bien exercer une pression clandestine et puissante sur les tribunaux lorsqu'il s'agit d'intérêts vitaux ou de passions impérieuses; s'il désire la guerre, il se gardera de punir ceux qui, dans la presse ou ailleurs, y incitent les esprits.

Je vois par contre une autre procédure possible sur le terrain du droit international; on connaît l'article 11 du Pacte (§ 2) qui permet „à titre amical, d'appeler l'attention de l'Assemblée ou du Conseil sur toute circonstance de nature à affecter les relations internationales...”; on sait également que le Conseil a étudié la procédure d'application de l'article 11. Il conviendrait donc d'assimiler „l'incitation à la guerre” à une des „circonstances” prévues par l'article 11. Par exemple dans ces conditions, le gouvernement X pourrait saisir le Conseil d'une plainte, lorsque une campagne de presse incitant à la guerre contre lui, sévirait dans le pays Y.

2) La question de la presse est plus directement intéressante; une conférence internationale, celle par exemple envisagée par les propositions polonaises, pourrait être utile. Mais je vois surtout deux modifications importantes à opérer. Il conviendrait de créer une agence internationale de presse qui coordonnerait les agences nationales (Havas, Stefani, Wolff, etc.), aurait le droit de rectifier les informations tendancieuses, de publier des informations complémentaires, etc. Ensuite les grands journaux, au moins, devraient avoir pour la politique étrangère des spécialistes ayant acquis par des études adéquates une réelle compétence dans les problèmes de politique étrangère et une compréhension de la mentalité des autres nations; cela impliquerait la création, en pays neutre, d'une école supérieure de journalisme. Trop souvent, par le temps qui court, les journalistes sont incompetents et écrivent au hasard du leurs sentiments ou des passions à la mode. Comme je constate ce mal dans mon propre pays et dans d'autre, j'en infère que c'est un mal général.

3) Sur la revision des manuels scolaires, je suis en plein accord avec la proposition polonaise; ayant enseigné l'histoire plusieurs années, j'ai pu me rendre compte de l'importance de la question. Je donnerais comme type de bon manuel historique, conforme aux ceux des esprits larges et libres, la collection française des manuels Malet révisés par Isaac. Mais le manuel ne suffit pas; il y a surtout le maître; et c'est dans les écoles normales et les universités que devrait pénétrer cette mentalité d'objectivité dans l'enseignement de l'histoire.

4) En ce qui concerne la radiophonie, faute de la compétence nécessaire, comme je ne puis me rendre compte de ses modalités pratiques d'application, je me contenterai de lui souhaiter bon succès.

Mais le désarmement moral est, dans la question complexe et vaste du désarmement en général, celui qui échappe le plus à l'action gouvernementale; il est surtout affaire de mentalité collective et suppose, pour réussir, qu'une mentalité de compréhension internationale arrive à émuousser sérieusement la pointe aiguë d'un nationalisme étroit, bête et périmé qui sévit partout, envenime les inévitables difficultés internationales, fausse les esprits et les coeurs, et, ce qui est plus grave, pervertit l'effort de la raison en l'aveuglant.

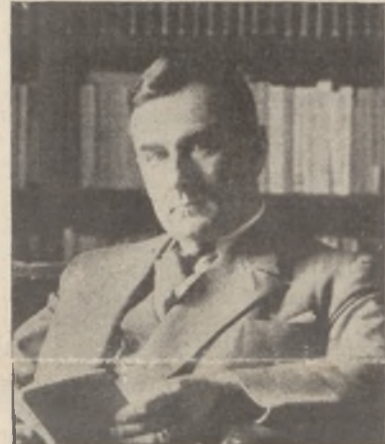
Or il faut pour cela que, partout, l'élite intellectuelle se réveille et acquière une vision plus objective et sereine des questions internationales: c'est là à mon sens la condition fondamentale du désarmement moral.

La crise qui nous broie est au moins autant intellectuelle et morale qu'économique: c'est une crise de l'intelligence qui a perdu le sens de sa fonction véritable, l'objectivité, et qui n'ose plus regarder les problèmes en face, mais se laisse séduire par les sophismes de l'utilitarisme biologique et les pitreries du matérialisme.

Henri de Ziegler, I-er Vice-Président de la Société des Ecrivains Suisses (Genève)

Vous avez extrait du memorandum soumis à la Conférence du Désarmement par le Gouvernement Polonais quatre propositions caractéristiques sur lesquelles vous me faites le grand honneur de me demander mon avis. Je vous en remercie et je prends la liberté de ne pas suivre exactement l'ordre dans lequel vous nous soumettez ces quatre points.

La convocation d'une conférence gé-



nérale de représentants de la presse ne me paraît pas d'une urgence absolue. Y a-t-il apparence qu'un congrès de journalistes obtiendrait plus en faveur de la paix et du désarmement moral, qui en est la condition nécessaire, que les congrès de diplomates réunis jusqu'à ce jour? N'y retrouverait-on pas nécessairement les mêmes oppositions, les mêmes divergences?

Je vois un caractère plus pratique aux autres propositions. Punir l'incitation à la guerre est un devoir si évident, que, loin de s'étonner de l'initiative de ceux qui proposent de modifier dans ce sens les législations nationales, on devrait se scandaliser plutôt que cette modification ne soit pas chose faite dans tous les pays civilisés.

La revision des manuels scolaires s'impose également. On obtiendra par là des résultats heureux, pour peu que l'on procède avec esprit et bonne volonté. Je ne crois pas m'aventurer en affirmant qu'en Suisse (et sans doute dans maint autre pays) l'enseignement de l'histoire est affranchi de tout ce qui pourrait ressembler au chauvinisme et à la xénophobie. C'est un exemple qu'on se peut utilement proposer.

Une convention relative à l'abus de la radiophonie n'est pas moins souhaitable. Je n'ose me promettre qu'elle soit passée avant longtemps. Il ne serait pas mauvais, au surplus, d'en étendre les dispositions au cinéma qui, dans le temps même de la Conférence du Désarmement, a multiplié comme par système, dans ses actualités, les spectacles militaires.

Dans l'ensemble, on ne peut donc qu'approuver, et chaleureusement, les propositions du Gouvernement Polonais. Mais elles risquent de n'aboutir qu'à peu de chose si l'on ne tente de répandre parmi les populations (ce devrait être le rôle de toutes les églises) l'horreur mystique de la guerre; si l'on ne parvient à faire du „tu ne tueras point” un devoir sans aucune restriction; si l'on ne crée enfin un esprit tel que le moindre étalage d'armes homicides devrait paraître néfaste et scandaleux. Ce qu'il faut espérer qu'on verra se propager de plus en plus, c'est, dans toute la force du terme, l'exécration „religieuse” de la guerre.

G. Jean-Aubry

La Pologne dans la vie et l'oeuvre de Joseph Conrad

Ce n'est guère que depuis la mort du grand romancier que l'on s'est efforcé de faire dans son oeuvre la part de la Pologne. Même parmi les connaisseurs de l'oeuvre de Conrad, il s'en est rencontré un très grand nombre qui semblent n'avoir jamais prêté la moindre attention au fait qu'il était Polonais.

L'ignorance trop générale de la littérature polonaise et la persuasion, malheureusement trop ancrée dans la plupart des esprits des nations occidentales, que „Slave” signifie nécessairement „Russe” ont concouru à attribuer les apports polonais de l'auteur de „Victoire” à l'influence de romanciers russes que Conrad avait à peine lus et qui, pour la plupart, répugnaient à ses sentiments les plus innés et à ses convictions les plus profondes.

Malgré les satisfactions qu'il y connut, Conrad ne fut pas, en Angleterre, sans souffrir d'être né ailleurs; cependant que, devenu écrivain anglais, on le regardait en Pologne comme un étranger. Cette double situation de „hors la loi commune” ne pouvait qu'aggraver encore ce profond sentiment de solitude que les circonstances de sa vie et les conditions de son génie avaient marqué en lui; mais, si solitaire qu'il fût, il était fortement convaincu qu'on ne nait pas sans germe, qu'on ne pousse pas sans racines, et que sa frondaison, pour s'être épanouie sous un ciel étranger, n'en transportait pas moins dans sa sève les vertus essentielles de sa race.

Il s'est expliqué sur ce point avec cette sincérité et cette pudeur qui étaient toujours les siennes lorsqu'il lui fallait parler de ce qui lui tenait le plus au coeur. Dans un passage de ses „Souvenirs”, où il fait précisément allusion aux conditions dans lesquelles il a quitté son pays, il écrivait, — en 1906:

„Hélas! je suis convaincu que des hommes d'une impeccable droiture ne seront pas éloignés de murmurer dédaigneusement le mot de „désertion”. C'est ainsi qu'un innocent goût d'aventures peut devenir bien amer à la bouche. Il faut faire la part de l' inexplicable, si l'on veut juger la conduite des hommes en ce monde où il n'y a point d'explications définitives. On ne doit porter à la légère aucune accusation de déloyauté. Les apparences de cette vie périssable sont trompeuses, comme tout ce qui tombe sous le jugement de nos sens imparfaits. La voix intérieure peut demeurer sincère au sein de ses plus secrets conciliabules. La fidélité à une tradition particulière peut persister au cours des événements d'une existence détachée, tout en suivant fidèlement aussi le chemin qu'a tracé une inexplicable impulsion”.

Il n'y a pas de divergence possible d'opinion sur le sens véritable de ces mots: „la fidélité à une tradition particulière”. Ce n'est pas ici de la tradition maritime anglaise qu'il s'agit, mais de cette tradition polonaise, morale et idéale, dans laquelle il a été élevé et dont son oeuvre entière n'est, quand on l'examine bien, qu'un prolongement, qu'une floraison éclatante et durable.

L'étude du „polonisme” de Conrad reste à faire. Elle a été esquissée, et parfois remarquablement, comme dans l'article si profond et si juste de Mme Marja Dabrowska¹⁾; elle a été tentée dans l'ouvrage de M. Gustav Morf: „The Polish Heritage of Joseph Conrad”; mais elle ne sera probablement réalisable avec quelque sûreté que lorsque l'ensemble de son oeuvre aura été traduit en polonais, car il est bien évident qu'un certain nombre de lettrés capables, en Pologne, d'apporter de nouvelles lumières sur les „sources d'esprit” de Conrad peuvent ignorer l'anglais. On peut, du moins, dès maintenant, préparer les voies, inciter la curiosité des chercheurs. Il m'a été déjà donné de le faire oralement, ou dans des études plus générales sur la personnalité de Conrad. Je ne crois pas que mon voyage en Pologne, en 1927, ait été non plus inutile à persuader les lettrés polonais de l'utilité de cette étude: il est grand temps que les efforts conjugués des connaisseurs anglais, français, polonais, ou autres de l'oeuvre de Conrad fassent la pleine lumière sur cette question qu'aucun d'eux ne peut éclairer suffisamment à lui seul.

Le „polonisme” de Conrad présente nécessairement trois aspects, ou plutôt trois domaines: celui de sa vie proprement polonaise, celui des influences littéraires qu'il a pu subir, celui de son tempérament personnel et de son expression artistique. C'est l'ordre chronologique même de leur apparition.

Comme beaucoup de ceux qui ont illustré l'histoire ou la pensée polonaise, Józef Konrad Korzeniowski est venu des *confins*. Les „marches” de la Lithuanie ou de l'Ukraine ont valu à la Pologne quelques-unes des personnalités les plus pures de son génie aux moments les plus dramatiques de son histoire. Sur ces territoires toujours menacés, parfois conquis, jamais réduits, le sentiment de la Patrie se précise et se renforce, anime et excite la pensée, justifie l'action et l'explique. Les „marches de l'Est” ont connu, en France aussi, la même fortune et rempli le même rôle.

Il n'est pas indifférent que Conrad soit né en Volhynie d'une famille podolienne. On peut s'assurer par là qu'il ne respira pas à sa naissance une atmosphère de tiédeur à l'endroit des espérances les moins accessibles, mais les plus chères, de tous les siens.

Lorsque, vers 1855, Józef Bobrowski,

propriétaire terrien à Oratów, refusait sa fille à Apollo Korzeniowski, ce n'était pas qu'il trouvât ce jeune homme trop tiède, mais au contraire trop ardent, et pas seulement à l'égard de Mlle Bobrowska. La lecture d'une lettre de Stefan Byszczynski à Kazimierz Kaszewski, écrite beaucoup plus tard²⁾, m'a révélé qu'à l'époque de la guerre de Crimée, Apollo Korzeniowski était déjà entré dans une conspiration conduite contre l'oppression russe. C'était l'époque même où il songeait pourtant à s'établir, où il n'abandonnait pas l'espoir d'épouser celle que depuis plusieurs années il aimait. Lorsqu'après la mort de son père, Ewelina Bobrowska épousa enfin Apollo Korzeniowski, elle n'ignorait assurément rien des sentiments patriotiques de son mari, elle en partageait non seulement la chaleur, mais la résolution dans le risque: et c'est de ces deux personnes ardentes que naissait, le 3 décembre 1857, à Terechowa, près de Berditchew, un enfant auquel on donna les prénoms de ses deux grands pères, Józef et Teodor, et auxquels son père, poète et patriote, nourri, en dépit des persécutions, des oeuvres les plus sublimes du lyrisme polonais, ajouta, en souvenir du héros de Mickiewicz, le prénom de Conrad.

Né d'un père écrivain, et doté d'un prénom littéraire, Conrad n'en dut pas moins suivre un chemin fort détourné pour devenir lui-même l'une des gloires de la littérature actuelle. Semblable à ces héros chers à l'époque romantique, il fut condamné à errer presque continuellement pendant les trente six premières années de sa vie. L'hostilité des êtres et des choses s'exerça sur lui avant même qu'il eût pu en prendre conscience. Il n'avait pas trois ans que son père se vit forcé d'abandonner des entreprises agricoles pour lesquelles il n'était assurément pas né et de se transporter, avec sa femme et son enfant, à Jitomir. Il y comptait bon nombre d'amis, il y avait fait une partie de ses études, des séjours fréquents: il s'y était fait remarquer par la causticité de son esprit tout autant que par les mérites de son inspiration poétique. C'était là des traits que ne pouvait pas saisir un enfant de trois ans: mais peut-être cet enfant était-il déjà assez nerveux et assez sensible pour subir l'effet de l'ambiance particulière où il vivait. Les travaux littéraires d'Apollo Korzeniowski étaient évidents: une comédie qu'il fit représenter alors remporta même un vif succès: mais, ses activités politiques étaient encore plus nombreuses. Dans la maison de Jitomir on conspirait. Sans vraiment comprendre, l'enfant pouvait assurément être déjà frappé de certaines précautions et de certains silences. Il dut l'être assurément davantage et avec plus de force, lorsque, l'année suivante, en 1861, il vint, en compagnie de sa mère, rejoindre son père à Varsovie.

Le père y était venu sous le prétexte de prendre la direction d'une revue bi-mensuelle qui devait s'appeler „Le Monde”: à vrai dire, pour prendre une part active aux agissements du Comité National. Conrad a fait lui-même, bien plus tard, allusion à cette maison de Varsovie et à l'activité politique de son père: „La première conception du Comité National, secrètement formé pour organiser la résistance morale contre l'oppression accrue du russe, était due à l'initiative de mon père, et ses premières réunions s'étaient tenues dans notre maison de Varsovie dont je ne me rappelle rien qu'une seule pièce, probablement le salon, blanc et cramoisi. L'un de ses murs ouvrait sur un corridor extrêmement élevé. Où il conduisait, cela reste pour moi un mystère: mais aujourd'hui encore je ne puis échapper à l'impression que les proportions de tout cela étaient énormes, et que ceux qui apparaissaient et disparaissaient dans cet immense espace étaient d'une stature supérieure à celle de l'humanité que je devais connaître par la suite”.

Ils n'étaient pas réunis à Varsovie depuis plus de quatre ou cinq semaines que, dans la nuit du 20 au 21 octobre 1861 la police russe venait s'emparer d'Apollo Korzeniowski et fouiller l'appartement de fond en comble avec l'espoir d'y trouver des papiers compromettants. Elle n'y trouva guère que des lettres écrites par la femme à son mari, tandis qu'elle était encore à Jitomir avec le petit Conrad. Ces lettres ne laissent aucun doute sur l'entier accord du mari et de la femme dans leurs sentiments personnels et publics. Cette irruption soudaine de la tyrannie russe, puis la vision inoubliable de la cour de la Citadelle et des grilles derrière lesquelles il aperçut de loin le visage de son père, en même temps que les explications que sa mère pouvait lui donner de faits aussi étranges, ne devaient guère que renforcer le „polonisme” de cet enfant de quatre ans.

Après quatre interrogatoires qui s'espacèrent sur quatre mois, Apollo Korzeniowski fut condamné à être déporté dans le nord de la Russie à Vologda; sa femme réclama de l'y suivre: l'enfant les accompagnait et manqua mourir en route. Tous trois atteignirent Vologda dans un complet état d'épuisement. Ils y demeurèrent plus d'un an. Pendant ce temps se déroulait la malheureuse insurrection de 1863. Atteint dans ses espérances les plus chères, dans ses affections les plus vives par l'insuccès du soulèvement et la mort de plusieurs de ses proches, on imagine ce que devait être l'état d'esprit de ce jeune ménage prématurément vieilli et

quelle atmosphère pesante, étouffante, dut alors respirer cet enfant, malgré la contrainte et l'héroïsme même de ses parents. Apollo qui venait d'atteindre la quarantaine, avait vieilli de dix ans en quelques mois. Sa femme intercédait pour qu'on leur permit de séjourner sous un climat moins rude, en invoquant la santé de son mari: elle eut pu mieux encore invoquer la sienne, car elle était déjà atteinte de phthisie. On toléra que les deux condamnés vinssent à Tchernikow vers la fin de 1863: l'année suivante, Mme Korzeniowska obtint de séjourner trois mois chez son frère à Nowofastow. Ce furent, à l'âge de six ans, les premiers jours heureux de Conrad: il avait enfin une compagnie de jeux de son âge, sa petite cousine Bobrowska. Ces trois mois s'achevèrent dans une désolation dont l'enfant ne pouvait alors comprendre l'étendue. La mère était condamnée par les médecins: moins d'un an plus tard elle mourait en exil.

Cet exil devait durer encore près de trois ans pour le père et l'enfant. Après la mort de sa femme la résistance morale de Korzeniowski s'abîma dans un mysticisme poignant: il n'avait plus d'espérances terrestres et prenait déjà toutes les dispositions pour transmettre à des mains plus sûres le sort de son enfant. Trois ans ce père et cet enfant vécurent ainsi, sans espérances, parmi les Russes, dans une petite maison isolée d'un faubourg de Tchernikow. Abîmé dans sa douleur et tandis que sa santé déclinait de jour en jour, le père n'avait de ressources terrestres que dans un culte des lettres qu'il inculquait à son enfant. Dans cette cage de l'exil, près de ce père le plus souvent taciturne, au milieu d'hommes qu'il ne pouvait considérer que comme des ennemis, le petit Conrad n'avait d'échappée, d'air libre qu'à travers les livres. Ainsi se forma en lui une habitude qu'il conserva jusqu'à sa dernière heure, il demeura un infatigable li-seur. Deux ou trois séjours à Nowofastow, jugés nécessaires pour raffermir la santé chancelante de l'enfant, lui assurèrent seuls quelques semaines de vie normale.

En décembre 1867, la fin prochaine de Korzeniowski ne faisant plus de doute, les autorités russes lui octroyèrent un passeport pour se rendre à Alger et à Madère. Il n'alla pas plus loin que Lwow, faute d'argent et de forces. Conrad y demeura avec lui presque toute l'année 1868: au mois de janvier suivant, ils se transportèrent à Cracovie où le journal „Kraj” avait engagé les services d'Apollo Korzeniowski. Le 23 mai suivant, Conrad était orphelin.

Confié aux soins de sa grand-mère et de son oncle maternels, il fit à Cracovie péniblement ses études, au pensionnat Georgeon et au Collège Saint-Anne: péniblement, car durant ces années, l'enfant était, la plupart du temps, en proie à d'intolérables maux de tête: mais l'obtention dont il faisait déjà preuve, triompha de ces difficultés. C'est au cours de ces années 1870—1873 que germa, se développa, éclata enfin ce désir irrésistible et incompréhensible de devenir marin: à Cracovie, entre l'église Notre-Dame et la Porte Florian! et chez un enfant qui n'avait jamais vu la mer, qui n'avait que des antécédents terribles!

Ces années de Cracovie, sur lesquelles nous n'avons encore que des heurs, ont été assurément les plus importantes dans l'évolution de la pensée et du caractère de cet enfant de douze ans qui avait déjà un passé rempli de tristesses, de méditations, d'exaltations aussi. A Cracovie, il dut, en dépit de son jeune âge, éprouver une grande mélancolie, s'il est vrai, comme l'a dit André Gide, que la mélancolie, c'est de la ferveur retombée. Il avait été élevé, presque dès ses premières heures, dans l'atmosphère d'une grande cause à laquelle il avait vu ses parents sacrifier la liberté et la vie: il avait été nourri des poètes les plus exaltés; l'ombre et les flammes du romantisme avaient passé sans cesse devant ses regards et ses rêves; et il se trouvait maintenant à Cracovie, au moment même où, précisément, commençait à fleurir l'école historique. On y condamnait ce pour quoi les siens avaient vécu et étaient morts: on ne voulait voir dans les échecs des insurrections que le châtiement des fautes de la Pologne: on prêchait le silence, la prudence, le réalisme. De quelle hauteur dut retomber l'exaltation de l'enfant: de combien de degrés ne dut pas s'abaisser la température de son ambiance: et qui sait si, à ce contact nouveau il n'éprouva pas, lui, à ce moment, de la part des autres, ce qu'on lui a reproché si injustement plus tard: qui sait si, dans le mouvement naturel de son être, il n'éprouva pas que toute cette attitude intellectuelle, morale et sociale de Cracovie alors était une espère de „désertion”, un abandon de ces grands morts dans la révérence desquels il avait été élevé. En dépit de la bonté de sa grand-mère, de l'amitié de quelques camarades, l'atmosphère de Cracovie devait contenir alors quelque chose d'irrespirable pour un enfant de cette nature et de ce passé. Peut-être faut-il chercher de ce côté-là la raison profonde de son irrésistible désir de fuite vers la mer elle-même qui l'attirait: il ne l'avait jamais vue, il ne pouvait avoir de la vie maritime que des idées vagues, et, si ce n'eut été que cela, qui l'eut empêché de préparer l'Ecole Navale de Pola, par exemple? Non, certainement c'était un désir plus profond, plus intime, et plus général que celui de la vie maritime: ce dut être le souhait d'échapper à une existence sans horizon, à une vie sans flamme, à des idées diamétralement opposées à celles qui avaient, pour ainsi

dire, bercé ses premiers jours. Il n'y avait pas d'autre issue: retourner se mettre sous la domination russe, ni les siens ni lui-même n'y pouvaient songer: demeurer en Galicie dans cette atmosphère de renoncement, c'était vraiment trop demandée à une nature aussi secrètement exaltée. La force de la jeunesse et l'ardeur du romantisme ont été chez Conrad exceptionnellement vives: on peut s'en rendre aisément compte dans l'écho magnétique qui s'en prolonge à travers toute son oeuvre, même après que l'expérience et l'âge auraient dû atténuer bien des élans et réduire en cendres bien des brasiers. Dans la confuse impulsion de sa nature d'enfant n'y avait il pas le sentiment qu'en s'évadant ainsi, qu'en obéissant à un appel intérieur et en apparence déraisonnable, il montrait, mieux que ceux qui lui reprochèrent de désertion, cette „fidélité à une tradition particulière” dont il devait évoquer plus tard la juste raison.

Le 14 octobre 1874, jour où Conrad, âgé de près de dix-sept ans, s'arracha, dans la gare de Cracovie, aux étreintes de sa grand-mère maternelle et de son oncle Bobrowski, ce jour-là se terminait, sans qu'il put s'en douter, sa „vie polonaise”. Ce n'est que seize années plus tard, au début de 1890 qu'il remit pour la première fois le pied sur le sol de la Pologne, pour rendre visite à son oncle Tadeusz, établi à Kazimierzówka, près d'Oratów en Podolie. Comment l'eut-il fait plus tôt, alors que légalement encore sujet russe, il eut été exposé à des représailles de la part des oppresseurs? Il ne revint en Pologne, dans cette partie sujette de l'Empire Russe que lorsqu'il put mettre entre la tyrannie et lui la sécurité de sa naturalisation anglaise qu'il acquit qu'en 1886 et qui ne fut reconnue qu'en 1889 par le gouvernement russe.

Mais pendant toutes ces années de vie à la mer, soit dans la marine française, soit sur des navires anglais, il ne cessa de sentir un lien constant l'unir à la patrie lointaine, par les lettres qu'il échangeait avec son oncle Tadeusz. Les lettres de l'oncle sont parvenues jusqu'à nous: celles du neveu sont vraisemblablement perdues à jamais depuis la destruction par les bolchéviki, en 1918, de la propriété de Kazimierzówka. Perte irréparable pour nous tous que cette centaine de lettres polonaises de Conrad, à l'aide desquelles nous eussions pu déterminer le développement de son génie, à travers les premières impressions directes de ses voyages, les premières expressions de son caractère d'homme.

Lien secret, mais que le secret, dans une nature comme celle de Conrad, ne pouvait rendre que plus fort. Comment ne pas voir un aveu, un souvenir de l'auteur lui-même dans cette phrase du conte intitulé „Amy Foster”: „Il est, en vérité, bien dur pour un homme de se trouver, étranger perdu, incompréhensible, sans appui, et issu d'une origine mystérieuse, dans un obscur endroit de la terre”.

Comment s'étonnerait-on que ce sentiment de solitude, né de l'exil, de l'orphelinat, de l'isolement, renforcé par son „étrangeté” au milieu des équipages anglais, se soit montré avec tant d'obsession et de profondeur dans toute son oeuvre.

Une visite en 1890, une autre en 1893, à Kazimierzówka, furent les seuls moments où, durant sa carrière maritime, Conrad respira autrement qu'en pensée l'air natal. Après la mort de son oncle en 1894, il n'avait plus en Pologne de parents directs: Tadeusz Bobrowski était le dernier survivant du monde de son enfance, le dernier être qui avait connu tous les siens aux jours les plus heureux et les plus sombres de leur vie. D'ailleurs, la mort de cet oncle coïncida avec le moment où Conrad, sous l'effet d'une aussi incompréhensible impulsion se transformait en romancier. En 1896, il fondait un foyer: le désir lui restait encore au coeur de reprendre la vie maritime: mais les exigences de sa nouvelle vocation se firent peu à peu aussi impérieuses que celles de la première. L'ancien voyageur errant devait mener, dès lors, comme cela arrive souvent aux marins qui ne naviguent plus, la plus casanière des vies. Pendant les trente années de sa carrière d'écrivain, un séjour en Bretagne, quelques mois d'hiver à deux reprises dans le Sud de la France, trois mois à Capri et autant en Corse, furent avec trois traitements près de Genève les seuls déplacements de Conrad, déplacements dont des raisons de santé furent généralement la cause. Le seul voyage qu'il fit par désir de loisir et pour une raison de sentiment fut précisément celui de juillet 1914 qui, par une coïncidence étrange devait le faire assister aux premières heures de la guerre dans la ville où sa conscience avait été agitée autrefois par ses aspirations d'enfant. Pendant un peu plus de deux mois, jusqu'au 8 octobre 1914, Conrad vécut à Cracovie et à Zakopane, attendant avec les siens une possibilité chaque jour plus douteuse de regagner l'Angleterre. Le destin avait décidé que ce Polonais, après avoir couru le monde, se retrouverait sur la terre de ses pères au moment précisément le plus cruel de son histoire. Ce qu'il éprouva alors, nous le savons, partiellement, par quelques phrases des pages intitulées „Poland Revisited” et de „First News” qui se trouvent aujourd'hui dans ce volume posthume „Last Essays”, et dans lesquels il a évoqué ses souvenirs de la fin de l'été 1914: mais pour nous qui avons connu Conrad et savons sa pudeur extrême en matière de sentiments, nous pouvons imaginer aisément la cruauté particulière qu'ont pu avoir pour lui ces heures menaçantes et quelles sinistres ombres elles

pouvaient répandre sur sa mémoire et sur son coeur.

Les pages intitulées „Poland Revisited”, qui n'ont point encore été traduites en français, mais qui le seront très prochainement, sont le plus touchant hommage que Conrad ait rendu à son pays natal, et, de tous ses écrits, celui où il a le plus librement consenti à ouvrir son coeur. On y peut voir quel profond „polonisme” animait Conrad plus de quarante ans après son départ de Cracovie.

Si, parmi ses oeuvres, il en est peu qui soient directement consacrées à la Pologne, c'est que la part faite aux souvenirs directs n'est pas, dans l'oeuvre de Conrad, très considérable. S'il a utilisé un très grand nombre de ses propres expériences pour les transporter dans son domaine littéraire, il l'a toujours fait avec une telle objectivité, que seule la connaissance minutieuse des circonstances de sa vie nous a révélé que des ouvrages comme „Le Nègre du „Narcisse”, „Jeunesse”, „Le coeur des ténèbres”, „La ligne d'ombre”, „La flèche d'or”, „Falk”, sont des pages détachées du „journal de sa vie”, ce journal qui ne fut écrit que dans sa mémoire. Ces souvenirs de sa vie maritime, il pouvait les considérer avec un certain détachement, il pouvait ne les regarder que comme de la „matière littéraire”. Il ne le pouvait faire de ses souvenirs de Pologne, parce que ceux-ci avaient un caractère trop intime et trop secrètement douloureux. Si romantique qu'ait été Conrad par bien des côtés, il ne s'est jamais laissé aller à cet étalage d'intimité, à ces indiscrétions si propres au romantisme: ses aveux sont toujours voilés: il a cherché et réussi à atteindre et à rendre une généralité de sentiments humains à travers ses expériences particulières.

Les souvenirs *directs* de Conrad ne se trouvent que dans deux volumes: „Le miroir de la mer”, où la Pologne ne pouvait, cela va s'en dire, trouver aucune place, puisqu'il faisait dans cet ouvrage la somme de ses expériences maritimes, et „Des souvenirs”, où la part faite aux souvenirs polonais est la plus importante du livre, et toute baignée d'un charme attendri, d'une vénération profonde pour ses plus chères Ombres, dont l'indépendance polonaise n'était certes pas la moindre.

C'est là et dans plusieurs chapitres des „Notes sur la vie et les lettres” que l'on peut se rendre compte des liens résistants qui n'ont cessé de le rattacher à son douloureux passé.

Dans son oeuvre „romanesque” proprement dite deux contes portent la marque de la Pologne: l'un, intitulé „Prince Roman”, dans lequel il a évoqué la noble figure de ce prince Roman Sanguszko qu'il avait entrevu un jour, au temps de sa prime jeunesse; l'autre, qui renferme des allusions plus voilées mais pourtant toujours si claires: „Amy Foster”, dans lequel Conrad a peint la complète solitude d'un homme qui se trouve tout-à-coup jeté au milieu d'étrangers, dans un village anglais au bord de la mer. On nous a dit que le personnage d'Amy Foster fut inspiré par une servante anglaise qui avait connu semblable expérience, mais Conrad n'en a pas moins donné à son „étranger” le surnom polonais de Yanko Goral, et la scène finale du conte, où Yanko délire dans une langue incompréhensible, à la plus grande terreur de sa femme, reproduit exactement une scène que nous a rapportée la femme du romancier des premiers temps de son mariage, et où elle assista impuissante à une crise de fièvre qui faisait délirer Conrad en polonais, langue dont elle ne comprenait pas un seul mot. Pourquoi Conrad aurait-il introduit ces deux traits essentiels dans ce conte, s'il n'avait voulu y peindre, sous le couvert d'un récit impersonnel, sa propre solitude et son „étrangeté”?

A ces parts polonaises de l'oeuvre de Conrad, il faut encore ajouter trois essais d'un caractère politique: l'un, „Autocratie et guerre”, étude véritablement prophétique de la situation de l'Europe en 1905, et dont les vues sur l'esprit et l'évolution de l'Allemagne et de la Russie sont exposées non pas sous un angle anglais, mais très évidemment sous un angle polonais; et deux autres essais traitant directement de la question polonaise: „Notes sur le problème polonais”, écrites en 1916 pour éclairer le Foreign Office et combattre quelques-unes des préventions que le Gouvernement Anglais a malheureusement montrées plus longtemps qu'il n'eut été souhaitable; et „Le crime du partage”, écrit en 1919, et inspiré par une connaissance profonde de l'état du problème polonais à cette époque.

On peut y lire maint passage dont la vérité est toujours actuelle, celui-ci entre autres:

„Même après que la Pologne eut perdu son indépendance, cette alliance et cette union des différentes parties de la République conservèrent la même fermeté d'esprit et de fidélité. Tous les mouvements nationaux en vue de la libération furent entrepris au nom de la totalité du peuple habitant les territoires de l'ancienne République, et toutes les provinces y prirent part avec le même dévouement. C'est seulement durant la dernière génération que des efforts ont été faits pour créer une tendance séparatiste qui ne pouvait servir que les ennemis communs de la Pologne. Et, assez étrangement, ce sont les internationalistes, gens qui professent n'avoir aucun souci de la race ni des pays, qui s'appliquent à cette oeuvre de rupture, on peut aisément voir dans quelle sinistre intention. Les voies des

internationalistes peuvent être obscures, elles ne sont pas impénétrables”.

Est-il inutile de faire remarquer que la préoccupation que lui inspirait la Pologne ont seuls pu le décider à prendre la plume pour écrire sur des sujets de politique: et quand on sait en outre combien, même sur des questions maritimes ou littéraires, Conrad répugnait à écrire des articles, on peut saisir toute l'importance que prenait pour lui la question polonaise.

A mon sens, le *polonisme* de Conrad doit encore se manifester dans un domaine où, malheureusement, je ne puis me livrer qu'à des hypothèses, vu mon ignorance de la langue polonaise. Connaissant les circonstances de la vie de Conrad, le double fait d'une enfance passée continuellement en Pologne jusqu'à l'âge de dix-sept ans et dans une atmosphère d'exaltation patriotique et littéraire, je ne puis admettre qu'on ne retrouve pas dans la vision de Conrad, dans la structure de sa phrase anglaise, dans la cadence de son style quelque influence de la littérature et de la langue polonaises.

En dépit du tempérament personnel de l'écrivain on est en droit de supposer qu'une certaine esthétique littéraire de la Pologne vers 1860 n'a pas été sans s'incorporer à sa vision personnelle: il n'avait pas dû être en vain bercé par les oeuvres de Mickiewicz, de Slowacki, ou de Fredro, et l'on serait en droit de rechercher si, dans la cadence très particulière de son style, si dans certaines façons de s'exprimer en anglais, on ne retrouverait pas bien des formes polonaises. M. Cunningham Graham a dit avec beaucoup de justesse et de bonheur, que „Conrad avait ajouté des grâces à la langue anglaise”. Ces grâces n'auraient-elles pas des sources polonaises? Quand Conrad déclare, dans la préface de „Des souvenirs” qu'il n'aurait pas écrit en français (— encore qu'il connût parfaitement cette langue, —), parce que c'est une langue *trop cristalline*, c'est donc qu'il voyait dans l'anglais une langue plus propre à suivre les exigences de sa pensée, plus apte à être élée à son gré. Il éprouvait une résistance moins grande de la part de cette langue pour se conformer à sa façon de s'exprimer, non pas parce que celle-ci s'accordait mieux avec l'anglais, mais qu'avec cette langue, il pouvait *prendre des libertés* que le français, trop strict, ne lui permettait pas. Il est certain que personne, en ce temps, n'a écrit l'anglais comme Conrad; ni inexact ni incorrect, à de très petites exceptions près, il sait donner souvent aux mots une valeur pleine, étymologique, directe, qui ne s'accorde pas avec l'usage ordinaire qui porte les traces d'un trop général aveulement. Il s'agitrait de savoir si certaines particularités du style conradien n'auraient pas pour source des équivalences polonaises. C'est un problème qu'il appartient à des lettrés polonais ou anglo-polonais de résoudre.

Outre ce polonisme d'expression que je ne puis que soupçonner chez Conrad, je vois en maint endroit de son oeuvre le caractère profondément imprimé d'un polonisme de pensée et de sentiment. Ce qu'on pourrait appeler la philosophie conradienne, — mélancolique en sa forme, désespérée sur le plan uniquement humain, mais agissant toujours sous l'effet d'une conviction profonde dans la bien-faisante influence de l'effort et de la dignité jusque dans le désespoir, — me semble illustrer le caractère polonais plus que tout autre, et particulièrement sous l'aspect qu'il avait à l'époque même de l'enfance de Conrad, c'est-à-dire à l'époque la plus infortunée de toute l'histoire de la Pologne.

Je voudrais pouvoir montrer dans le détail, et sur l'exemple de nombreux personnages de ses livres comme lord Jim, comme Heyst, comme Peyrol, comme Lingard, les caractères constants qui constituent précisément leur „conradisme”: sentiment renforcé de l'individualisme, obsession de la libération, hantise de la solitude, hantise de la vie conque comme un combat, et, en même temps, persuasion sans défaillance de la solidarité humaine, de l'attachement nécessaire à ses racines, à ses traditions, aversion pour tout ce qui est révolutionnaire, sentiment démocratique sans penchant pour la démagogie, et, pardessus tout, ce que j'appellerais „l'attachement invincible aux causes perdues”: ce sont là des caractères, sinon toujours également apparents, du moins toujours présents comme base de toute création conradienne.

Qu'on examine ces caractères, on verra que, si, pris isolément, ils ne sont pas particuliers à la Pologne, il n'y a guère que dans l'âme polonaise qu'ils se sont trouvés tous à la fois réunis.

Un commerce presque quotidien, depuis près de vingt ans, avec l'oeuvre du grand romancier, m'a convaincu chaque jour plus fortement de l'importance de ses éléments polonais. Mis à part le coefficient de personnalité individuelle qui est considérable dans tout génie, — et Conrad en fut indiscutablement un, — c'est dans cette direction qu'il faut chercher les explications profondes de son esprit et de son oeuvre. En dépit de la diversité de ses sujets, en dépit de la langue anglaise, en dépit de l'influence indéniable que certains écrivains français exercèrent sur cette oeuvre: celle-ci pourrait porter comme titre général, „A la recherche du temps passé”, ou „Du côté de la Pologne”.

²⁾ Lettre datée: „Venise 1886” (à la Bibliothèque de l'Université de Cracovie).

¹⁾ „Pologne Littéraire”, nr. 3.

Franck L. Schoell

Slowacki est un des grands poètes de l'amour romantique. La littérature européenne offre peu de joyaux comparables à son étonnant poème „En Suisse”, dont le titre n'évoque que des paysages alpestres, mais où l'air allégué, éthéré, sublimé de l'altitude baigne, enveloppe un amour de la Femme plus allégué, plus éthéré, plus sublimé encore. Jamais poète n'a pareillement „angélisé” la fille d'Eve.

Il n'est pas étonnant que, toujours en proie à ses rêves, Slowacki ait peu aimé les créatures de chair, sinon en la personne révérée de sa propre mère, pour laquelle il a eu, sa vie durant, une véritable adoration d'amarant. Deux noms de jeunes filles semblent avoir vraiment compté pour lui: Ludwika Sniadecka — amour d'enfance — et Marja Wodzinska — amour de jeunesse.

Mais au temps de ses vingt ans il semble que les femmes aient été très attirées par lui. Beau, fougueux, brillant — mais surtout romantique jusqu'aux moelles, il avait tout ce qu'il fallait alors pour leur plaire, notamment je ne sais quelle distinction de manières et de cœur, je ne sais quel charme de noblesse auquel elles résistaient mal.

Au cours de ses dix-huit ans d'exil, il en est une qui l'a choyé plus que toute autre et qui semble l'avoir passionnément aimé: Eglantine Pattey, la fille de sa maîtresse de pension genevoise. Slowacki la mentionne souvent dans les „Lettres à sa mère” que M. Leon Piwinski vient de rééditer dans une édition de tout point admirable. Profitons de l'aubaine pour retracer ce curieux épisode dans la vie du poète.

En décembre 1832 Slowacki quitte Paris, qu'il n'aime guère. La diligence, puis le traineau — car il y avait le Jura à traverser — l'amènent à Genève, où il pourra satisfaire son appétit de nature et de campagne. Il y trouve naturellement quelques accointances polonaises, qui lui recommandent la pension de Mme veuve Pattey, sise „Campagne Monthoux”, dans le petit village des Pâquis, à deux pas du lac et à trois de la ville de Genève. Ce qui le séduisit d'emblée, c'était un beau jardin, avec des sapins et des pins sylvestres qui lui rappelaient la Lithuanie de son enfance.

Dès la première lettre qu'il écrivit des Pâquis à sa mère, il la nomme „Mlle Eglantine Pattey, qui s'occupe de tout dans la maison. C'est une jeune fille d'environ trente ans [il en avait vingt-trois!]. Elle a dû être belle autrefois, mais maintenant les défauts de la vieille fille s'accusent en elle. Par ailleurs, elle a une conversation très agréable!...”

Ni belle ni jeune: cette première mention n'est point trop engageante. Mais petit à petit la suite démentit le début. Eglantine a reçu une bonne éducation, elle a du goût pour la littérature et surtout pour les poètes, ce qui la fait bien voir de notre jeune Pégase. Aussi des liens sortant de l'ordinaire se nouent-ils très vite entre la jeune fille, qui n'est plus très jeune — quelle calamité, aussi, de s'appeler Eglantine quand on n'a plus le velouté de ses dix-sept ans! — et le bouillant adolescent.

Il semble d'ailleurs qu'elle ait eu — ou le simulât-elle? — un faible pour les Polonais en général. Plusieurs amis et connaissances de Jules avaient séjourné chez les Pattey et Eglantine conte à celui-ci quel plaisir elle a eu à les connaître, quel fidèle souvenir elle leur garde. Les malheurs de la Pologne n'ont pas manqué d'émouvoir ce cœur tendre à l'excès. Elle est prise d'un élan d'amour-pitié pour ce jeune exilé, seul au monde. Elle s'occupe de lui comme une mère, elle s'efforce de le distraire, elle l'introduit dans plusieurs maisons genevoises, où il est très bien reçu et où l'on est tout attentions pour lui.

Aussi bien, Eglantine et Jules ne tardent pas à se découvrir bien des goûts communs. Ils ont tous deux la passion de la nature, comme il sied en pleine période romantique. Dès février 1833 ils prennent l'habitude de courir au jardin soit après le petit déjeuner. Il fait un temps superbe, presque tiède. „Le jardin est tout vert, plein de sapins et de pins sylvestres, le ciel est azuré, et haut à l'horizon, se dresse le Mont-Blanc neigeux, qui se profile délicatement comme un nuage. Parfois il est lui-même couronné d'une guirlande de nuées blanches”. Quelle joie aussi, de cueillir ensemble les premières violettes, toutes frileuses!

Eglantine s'intéresse passionnément à Jules, à sa famille, à ses années de jeunesse. Elle sollicite hardiment ses confidences. Qu'à cela ne tienne: il lui conte toute sa vie depuis l'âge de quatre ans! Elle est avide, insatiable. Mais de son côté il est tout heureux de pouvoir s'épancher auprès d'une femme qui est pour lui tout dévouement, toute administration.

Eglantine a certainement, en cette fin d'hiver 1833, le secret et brûlant désir de pousser l'intimité sentimentale avec Jules aussi loin que possible. Elle fait tout pour lui plaire. Elle flatte sa vanité — et Dieu sait s'il en a! — en lui rapportant à l'oreille tous les propos élogieux à son endroit qu'elle a pu surprendre en société. Elle a surtout remarqué combien Jules est attaché à sa mère. Tant mieux: pour communiquer avec lui dans un même et doux sentiment, elle aimera elle aussi Mme Bécu d'un grand amour! Elle demande à Jules la permission d'ajouter quelques mots aux lettres qu'il lui adresse à Krzemieniec.

Nous possédons quatre de ces lettres. Elles sont fort bien tournées. Voici la première, en date du 15 juillet 1833, dans laquelle la Genevoise trahit quelque peu, sans le vouloir, son amoureux et sans doute inconscient dessein, qui est de toucher le cœur du fils en témoignant toutes les tendresses possibles à la mère:

„Madame:

„M. Jules a eu l'obligeance de me réserver une place dans sa lettre. J'en profite avec empressement pour vous remercier de votre aimable souvenir et de toutes les choses flatteuses que vous pensez de maman et de moi. J'en ai été si touchée que j'enviais à Mr. votre fils la possession de votre lettre. J'aurais voulu la garder comme un souvenir bien doux pour moi.

„Je ne vous donne aucun détail sur M. Jules, il vous aura sans doute informée de ses pensées et de ses actions. La vie qu'il mène ici est tellement monotone qu'il ne se passe rien qui puisse vous intéresser, si ce n'est la santé et la tranquillité de celui qui vous est cher. Nous espérons, Madame, que votre santé est meilleure et que vous voudrez bien croire à notre tendresse dévouée pour votre fils, tant qu'il nous donnera le droit de la lui prodiguer. Maman vous présente ses empressements compliments. Elle se joint à moi pour vous dire combien nous vous aimons et combien nous sentons la peine que vous cause la séparation de votre enfant.

„Adieu, Madame, nous pensons à vous et nous parlons de vous à chaque instant. Je voudrais vous voir afin de mieux vous exprimer toute la part que maman et moi prenons à ce qui vous intéresse. Recevez l'assurance de mon entier dévouement”.

Que Jules soit ou non dupe de l'innocente manœuvre d'Eglantine, il prie sa mère de répondre par quelques mots à cette lettre, „car, véritablement, les procédés de la fille et de la mère envers moi sont des plus délicats et sortent de l'ordinaire”.

Le 24 avril 1833, après trois mois durant lesquels Eglantine a fait le siège du cœur de Jules selon toutes les règles de l'art et de la nature, après trois mois de promenades, de confidences et de prévenances réciproques, l'intimité paraît

déjà très grande entre le Polonais et la Suisse.

Il leur manquait seulement d'avoir



„Sur la jolie petite ile reliée par une passerelle avec le grand pont du lac, on a installé un très beau jardin, une promenade, et on y a élevé une statue à Jean-Jacques Rousseau (lettre de Slowacki à sa mère, 7 mars 1835). La vue sur le Mont-Blanc, au fond à gauche, est celle-même qui a été le témoin impassible de tant de confidences échangées il y a un siècle entre Jules et Eglantine.

pleuré ensemble. Mais l'occasion ne tarde pas: Jules raconte à sa mère par quelles tortures morales il a passé, des semaines durant, dans l'attente de la lettre maternelle qui n'arrivait pas, et il ajoute: „ma chère Eglantine („kochana Eglantyna”)

l'a consolé du mieux qu'elle a pu... parfois elle passait des matinées entières dans la cour à attendre le facteur...” souvent,

voyant qu'il dépassait notre maison, elle courait après lui, craignant qu'il n'eût oublié d'entrer. Tu ne saurais croire, maman, quel ange gardien Eglantine est pour moi”.

De plus en plus, on sent se préciser

Boy-Zeleński

Le piano de Przybyszewski

„Peu après mon arrivée à Cracovie en 1898, conte Stanisław Przybyszewski¹⁾ dans ses „Mémoires”, un homme d'apparence distinguée et habillé avec recherche s'arrêta soudain devant moi et me dit tout de go: — Je serais heureux, Monsieur, si je pouvais être le veau dans la peau duquel le cuir de vos souliers a été taillé.

„Je suis resté un moment bouche bée, mais je ne conteste pas que j'ai été touché par cette harangue”.

Malgré l'excentricité de la forme, cet incident exprime à merveille la franche adoration avec laquelle notre génération accueillait à Cracovie Przybyszewski, que nous appelions familièrement Stach.

Celui qui rendait ce premier hommage au poète n'était pas le premier sauteur-ruisseau venu: c'était Zdzisław Gabryelski en personne, mélomane, philosophe et original, en même temps que propriétaire du plus grand magasin de pianos à Cracovie. Il paraît même qu'en proférant ces paroles d'admiration il s'agenouilla, ou voulut s'agenouiller. Cela se passait au Petit Théâtre d'Été, lors de la représentation d'une pièce alors populaire à Cracovie: „La reine du faubourg”. A la sortie du théâtre, ce même Gabryelski invita Przybyszewski et ses compagnons de bohème à venir cher lui.

On aurait beau chercher dans toute l'Europe, on ne trouverait certes pas un plus bel endroit pour s'y enivrer que le palais historique des Christophores. Dans une suite de salles communicantes, des dizaines de pianos s'alignaient en rangée et l'on voyait luire les files de touches alternativement noires et blanches. Imaginez seulement le tableau lorsque, après quelques potations, tout cela commence à se dédoubler, à se détripier, à s'incurver en des lignes fantastiques, à vibrer, à danser, à s'écclaffer... Les fenêtres largement ouvertes laissent échapper des bouffées de musique sur la merveilleuse Grand-place du Marché de Cracovie et au-delà, le prélude tant aimé en la *majeur*²⁾ marie ses notes à celles du cor qui sonne les heures sur le clocher de la cathédrale Notre-Dame, la wódka s'entrelace au champagne et tend la main au cognac, le cœur de Przybyszewski déborde de bonheur — du bonheur infini d'être de retour sur la terre polonaise, et cette allégresse s'exprime dans le refrain de Richard Dehmel qui jaillit des lèvres du poète:

Noch eine Stunde, dann ist Nacht,
Trinkt bis die Seele überläuft.

Est-ce qu'une pareille nuit ne donnait pas lieu de penser que Cracovie, c'était le pays de la poésie pure, enfin trouvé après tant de vagabondages?

Ne soyons donc pas surpris que Przybyszewski ait sombré dans un délire d'enthousiasme. Or, à cette époque, ses enthousiasmes étaient irrésistiblement contagieux. Vers le matin, Gabryelski lui offrit, en grande solennité, à genoux comme de raison, devant témoins, son plus beau Steinway à queue.

A son réveil, ce bon commerçant dut avoir de violents regrets, mais il ne pouvait se dédire. Il est vrai qu'entre l'offre et l'exécution de cette offre, le Steinway se mua en un Petrof tchèque plus maniable. Mais le Petrof fut dûment déposé devant l'habitation de Przybyszewski, lorsqu'on lui en eut trouvé une. Il est curieux que le premier meuble qu'ait possédé Stach ait été un piano. Parmi des murs scrupuleusement nus, il se rendait de tout son vernis. Le personnage de

Gabryelski grandissait jusqu'à assumer l'éclat d'un mécène, d'un Médicis cracovien!

Au café, la table de Przybyszewski était comme assiégée. Tout le monde se pressait vers lui comme s'il eût été le fondateur de quelque religion nouvelle.

Quant à lui, c'était les humbles qu'il choyait le plus volontiers. Parmi ces humbles et ces pauvres d'esprit sur lesquels sa bénédiction se posait, il y avait un jeune acteur, Ankiewicz, qui jouait le rôle de Kaniek dans „La reine du faubourg”. Stach se prit d'une violente amitié pour cet Ankiewicz. Il avait pour le jeune homme toutes sortes de bontés. Il aimait entendre ses naïves confidences.

Le crève-cœur d'Ankiewicz, qui d'ailleurs n'avait plus que quelques mois à vivre, était de ne pas avoir reçu d'éducation. Ce pauvre diable, phtisique, alcoolique, crève-la-faim, avait la passion émouvante de s'instruire. Il l'assouvissait de cent façons infiniment comiques. Pé-né-tré d'un respect superstitieux pour la science, il lisait, comme le font souvent les acteurs autodidactes, les ouvrages les plus sérieux, notamment des traités d'économie politique. Il habitait avec sa maîtresse, jeune fille simple et vulgaire, qui ne pouvait souffrir ces lectures. Przybyszewski riait jusqu'aux larmes lorsqu'Ankiewicz lui racontait comment, couché dans le même lit qu'elle (ils n'en possédaient qu'un) il insistait pour travailler son économie politique, tandis qu'elle lui arrachait son livre des mains et le jetait dans un coin, ou, de dépit, éteignait la lampe.

Cependant ce pauvre cabotin s'était vite avisé du succès de ses confidences auprès du grand homme. Petit à petit, il se prit donc à jouer la comédie, parla de sa mère, pauvre femme qui s'était donné bien du mal pour l'élever. Très musicienne, elle avait souffert toute sa vie de ne pas avoir de piano. A présent la pauvrette était très malade, elle allait certainement mourir avant longtemps...

Stach en eut le cœur gros de sympathie. Une pauvre mère qui n'avait pas de piano! Lui qui n'aurait pas pu se passer de musique un seul jour de sa vie, il souffrait le martyr en pensant à la mère d'Ankiewicz. Son unique sujet de conversation, c'était de quelle façon il pourrait bien procurer un piano à la mère d'Ankiewicz. Lui qui n'était jamais sûr d'avoir de quoi déjeuner le lendemain ou le surlendemain, et à qui manquaient dans son appartement les meubles les plus indispensables, il se mit à remuer ciel et terre, dans ce pauvre et piteux Cracovie, afin d'organiser une collecte qui permettrait d'acheter un piano pour la mère d'Ankiewicz! Or personne n'avait jamais vu la digne femme, et qui sait même si elle existait?

Comme de juste Stach tourna son regard du côté de Gabryelski — un regard d'abord interrogateur, puis chargé de muets reproches, puis lourd d'une indignation grandissante. Pensez donc: cet homme avait dans son magasin quelque cent pianos, et il tolérât que la mère d'Ankiewicz n'eût pas le sien!

C'est alors que je m'aperçus quel sens profond se cache derrière le proverbe biblique: il est plus facile au chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume des cieux. Si Stach avait eu devant lui un gueur, il aurait pu avoir l'illusion que ce gueur aurait donné, s'il avait eu de quoi donner. Mais en l'espèce, la chose était claire et patente: cet homme au nom d'archange, Gabryelski, avait cent pianos en magasin, et il refusait d'en donner un, un seul, à une pauvre veuve! Selon la conception évangélique du

monde que Przybyszewski conserva toute sa vie, et qui d'ailleurs le caractérise, un homme pareil était voué à la damnation. Son étoile de mécène commença de pâlir. De plus en plus souvent l'épithète de „cochon” commença de bourdonner autour de son nom. A cela s'ajoutèrent d'autres froissements de même nature.

Bref l'histoire se termina par une scène héroïque qui se passa la nuit sur la Grand-Place du Marché. Offensé par une remarque ou par une autre, Stach, dans son irritation, arracha de ses pieds les chaussures que lui avait prêtées Gabryelski, car il ne voulait rien garder qui lui vint de „cet homme”, et, fièrement, en chaussettes, il s'achemina vers son logis.

En bon commerçant, Gabryelski dut établir le bilan de la situation: il avait perdu son beau piano Petrof, sans compter les espèces sonnantes qui étaient passées de sa poche dans les mains de Przybyszewski — et, en récompense, on l'accusait ouvertement — combien à tort! — d'être un grippe-sou, un salaud et un cochon! Il ne parvint pas à digérer cela. Bouillant d'une colère froide, il prit une décision héroïque: tant qu'à être cochon, autant l'être tout à fait! Un beau jour, alors que la maison de Stach était pleine de gens et d'animation, un grand camion s'arrêta devant la porte cochère de l'immeuble. Gabryelski fit son entrée au salon, suivi de quatre hommes de peine. Les personnes présentes en demeurèrent pantoises, dans l'attente de ce qui allait se passer. Personne ne le salua, nul ne souffla mot. Tout le monde regardait. Gabryelski fit un geste de la main, les quatre hommes s'emparèrent du Petrof et disparurent avec leur fardeau. Toute la scène avait quelque chose de fantomatique. Je pensai pour ma part au „Masque de la Mort Rouge”, d'Edgar Poe.

Le lendemain un autre piano fit son entrée dans le salon ainsi vidé. Grâce à un „impôt national” prélevé sur les amis, on avait pu l'emprunter à un éta-blissement rival, et de nouveau la musique retentit sans interruption. Gabryelski, qui avait une adoration sincère pour Przybyszewski, souffrit le martyr. Il ne tarda pas à regretter sa démarche. La nuit, — telle une âme chassée du paradis, — il se glissait sous les fenêtres pour entendre cette musique qui lui était si chère, mais son amour-propre ne lui permettait pas de faire le premier pas. Jamais les liens anciens ne se rétablirent entre les deux hommes.

C'était un personnage étrange que Gabryelski. J'ai beau, après bien des années, interroger mes souvenirs et mes impressions à son sujet, je ne sais rien sur son moi véritable. Il devait y avoir en lui quelque chose de replié, de refoulé. Les conditions de vie qui régnaient alors chez nous avaient pour effet de circonscire de façon très sensible le champ d'action de chaque individu et d'imposer des limites fort étroites tant aux énergies qu'aux possibilités de réalisation. Cela explique tout cet encombrement de talents polonais qui ne trouvaient pas d'issue, ni de vocation, qu'on ne pouvait détourner dans une autre voie. Aujourd'hui, d'une façon ou d'une autre, ces talents auraient fini par aboutir à quelque chose, mais, dans une Pologne asservie, ils ne faisaient que torturer celui qui les possédait. Gabryelski ne savait pas organiser sa vie. Etudiant de philosophie dans une université allemande, il publia une petite brochure intitulée: „Ce qu'est la philosophie et ce qu'elle sera”, mais quelqu'un prouva qu'il avait plagé, purement et simplement, un manuel allemand populaire. Dans la vie

les rapports sentimentaux entre Jules et sa confidente: il ne l'aimera pas charnellement, il est même douteux qu'elle ait jamais donné le branle à son imagination poétique, mais il aime en elle l'admiration offrenée, le dévouement sans borne qu'elle a pour lui. Il l'accepte comme consolatrice, comme „ange gardien”, comme „sœur” spirituelle. Quant à Eglantine elle a pour lui un amour, un abandon total. On serait enclin à penser qu'elle n'eût pas su lui refuser le don ultime d'elle-même s'il le lui avait demandé. Mais, faute de mieux, ils seront frère et sœur, — ce qui n'exclut heureusement pas le romantisme du cœur sans lequel elle ne saurait vivre!

Deux ans se passent donc durant lesquels cette situation se prolonge. On fait échange de confidences à longueur de journées. Toutes les rêveries que Jules ne fixe pas sur le papier, et celles mêmes qui deviennent poèmes ou fragments de poèmes, il les essaie sur elle. S'absentait-elle à Lyon pour quelques semaines, elle lui écrit „de longues lettres très gentilles et sentimentales”.

Lorsqu'en juin 1834 elle va faire un séjour à Paris, Slowacki se rend parfaitement compte qu'elle l'aime: „Son départ, écrit-il, a été très triste pour moi, car elle m'est sincèrement attachée, comme une sœur, et peut-être même davantage qu'une sœur”.

Ce „davantage” en dit long! Tout en effet, dans la conduite de la jeune fille, fait conclure à „davantage”, par exemple ce bouquet de fleurs — évidemment cueillies par elle-même et longuement baissées — que, le matin de son vingt-quatrième anniversaire, elle jette à sept heures du matin sur le poète endormi, après s'être glissée à pas de loup dans sa chambre et avoir écarté les rideaux de son lit.

Mais c'est au cours de l'été 1835 que le „davantage” éclate aux yeux des plus aveugles.

Parmi les Polonais de séjour à Genève que fréquentait Slowacki, se trouvait la riche famille des Wodzinski. Déjà en été 1834 il avait fait un voyage dans les Alpes avec toute la famille, et notamment avec Marja Wodzinska, celle même qui devait épouser Chopin et mourir si jeune. Voici ce qu'il disait d'elle dans une lettre à sa mère: „Madame Wodzinska a deux filles. L'aînée, Marja Anna est jeune, mais pas jolie. Gentille toutefois, elle possède quantité de talents”.

Nul doute que, conspirant sans le savoir, la virginale Marie, les glaciers et les neiges éternelles n'aient donné un choc à l'imagination poétique du jeune excursionniste: il suffit, pour s'en rendre compte, de relire le poème „En Suisse” auquel je faisais allusion, et qui est bien le poème d'amour le plus exalté qui fut jamais. Durant l'hiver 1834—1835, Jules et Marie se revoient, participent aux mêmes charades. Il écrit dans l'album de la jeune fille — qui le lui a réclamé avec insistance — un poème où il évoque la commune idylle alpestre et qui se termine... par des chants de rossignols dans un cimetière. Dangereux, ces chants de rossignols! Autre indice: il est moins question d'Eglantine dans les lettres de Jules à sa mère, voire point du tout dans la longue missive du 30 juin 1835.

La lettre suivante, celle du 23 août, est datée de Veytoux, petit village près de Montreux. Que s'était-il passé dans l'intervalle? Les premières lignes nous permettent de le deviner: „Depuis presque deux mois, écrit Slowacki, je ne suis plus à la ville, mais j'habite un très joli village au bord du lac Léman. Il faudrait beaucoup de temps et d'espace pour re-later les circonstances qui m'ont amené vers ces lieux sauvages. Les gens sont partagés dans leurs opinions. Les uns disent que je suis tombé éperdument amoureux de Mlle Wodzinska et que je me suis enfui... Il n'y a pas là un brin de vérité. Puisque je t'ouvre toujours mon cœur, je t'avouerai que je me suis en effet enfui, mais tout simplement parce que, me voyant assez occupé par une jeune fille plus jeune qu'elle, et s'apercevant que cette jeune fille ne me détestait pas, la pauvre fille de la maison a commencé à se dessécher, puis est tombée dangereusement malade. La mère a deviné de quoi il retournait et il m'a fallu agir selon les lois de ma conscience, c'est-à-dire partir”.

La romanesque Eglantine s'était donc, par sa jalousie, trahie aussi clairement que si lui avait échappé le „je vous aime” qui lui brûlait les lèvres.

Lorsque, bientôt après, la famille Wodzinski part au grand complet pour Dresde, notre Genevoise accompagne celle-ci une partie du trajet, uniquement sans doute pour voir l'ermite de Veytoux”. „Elle a pleuré, ajoute Jules, et m'a imploré mille et mille fois de revenir aux Pâquis”. Il ne cède provisoirement pas, mais après trois mois d'une solitude qui lui pèse et mainte lettre déchirante, il réintègre sa chambre de la „campagne Monthoux”.

Ce ne devait pas être pour longtemps. Le charme semble décidément rompu. Jadis les larmes d'Eglantine étaient pour le „pauvre Lullu!” — comme il se faisait volontiers appeler — une consolation et un baume. Désormais elles l'agacent un peu. Il y a quelque impatience dans ces lignes à sa mère, datées du 30 novembre: „Hier soir j'ai ouvertement parlé jusqu'à une heure du matin avec Mlle Eglantine [finis, les „kochana Eglantyna”!] de mon projet de partir pour Bruxelles. Elle a pleuré... pleuré encore... pleuré toujours!...”

Peu de temps après il s'en allait rejoindre en Italie sa demi-sœur Hersylka, qu'accompagnait le mari de celle-ci, Teofil Januszewski. Puis ce fut le voyage en Orient, le retour à Florence en 1837. Pendant tout ce temps, la bonne „sœur” helvète continue d'écrire avec une fidélité émouvante, qui semble d'ailleurs prise en bonne part. Lorsque Jules séjourne dans l'Italie du Nord, la mère et la fille livrent un dernier assaut pour persuader Jules de revenir au bercail.

Mais sa destinée l'emporte ailleurs, à Paris. La correspondance entre Jules et Eglantine, ou plutôt entre Eglantine et Jules, dure encore, mais plus espacée. Voire, Eglantine vient à Paris passer quelques mois en 1842. Voici comme Jules conte la chose à sa mère le 16 mai:

„De même qu'à toi, il m'arrive diverses choses tristes et ennuyeuses. Ceci par exemple: Mlle Eglantine est arrivée ici; elle a déclenché une offensive énergique et véritablement helvétique contre mon temps et ma santé. Elle est accompagnée de son frère, qui s'occupe de négoce, et qui se décharge sur moi de tout le soin d'aider sa sœur, de l'escorter dans les rues, les cafés et les théâtres. Si par hasard je veux me reposer pendant quelques jours, aussitôt je lis dans les yeux de la paroissienne un reproche d'ingratitude. L'oreille basse, je suis donc bien obligé de l'escorter. Son ton, qui tient du cosaque et de la duchesse, sa désin-volture de vieille fille sont pour moi une torture”.

Finis, l'idylle! Tout commentaire se-rail, hélas! superflu.

L'intempérance sentimentale de l'un et de l'autre, leur culte commun pour les épanchements de la mélancolie et pour les effusions de la tristesse, les avaient un instant joints. Mais la vie est bien vite venue désintégrer ce fugitif accord de deux âmes mal faites pour s'entendre. Tout le drame de la vie de Slowacki est dans ce contraste et dans cette chute. Ses rêves les plus sublimes finissent tôt ou tard par se briser les ailes aux arêtes métalliques de la réalité, jusqu'à ce que, consumé par la maladie, le rêveur succombe lui-même.

Traduit par Franck L. Schoell.

¹⁾ Ecrivain polonais très à la mode vers 1900 (1868—1927); cf. „Pologne Littéraire”, nr. 20.

²⁾ De Chopin.

A u t o u r d e C h o p i n

Un tournoi de pianistes à Varsovie — Exposition au Musée National — Les opinions d'André Suarès sur Chopin

En 1927, eut lieu à Varsovie le premier concours international de jeunes pianistes, concours dont l'objet était l'interprétation des œuvres de Chopin. L'idée d'un pareil tournoi, où les compétiteurs ne joueraient qu'un seul auteur, parut intéressante. Il s'agissait, certainement, d'une spécialité d'exécution, mais le compositeur offrait dans son œuvre un ensemble de problèmes, à la fois techniques et musicaux unis de façon toute singulière. Le concours de 1927 se déroula devant une salle comble; le public suivit les épreuves avec une extrême attention. Après la semaine du tournoi officiel il y eut une suite de concerts et récitals, et c'est alors que le public put vérifier lui-même la justesse du jugement prononcé par le jury du concours. Il y eut donc une cour d'appel, la voix du peuple, qui ne se laisse pas tromper par la justice officielle. Ce fut un avertissement pour le jury du concours suivant.

En 1932 le jury, pour manifester sa courtoisie et sa loyauté internationales, était mixte. Il comptait aussi des juges non polonais: Arthur de Greef, Richard Roessler, Paul Weingarten, Carlo Zecchi. Au cours des épreuves on vit aussi Margarete Long, Maurice Ravel, Pantcho Wladigerof, assis à la table des juges. Le concours de cette année a réuni trois fois plus de concurrents que celui de 1927: 68 pianistes y ont pris part, dont 25 polonais. Il a fallu quinze journées pour les récitals et deux soirées où chaque candidat parmi „la quinzaine d'élus” joua deux mouvements d'un des concertos avec orchestre. Les récitals comprenaient comme pièces de concours: 1) l'une des deux sonates (en si-mineur ou en si bémol-mineur) ou (au lieu de l'une des deux sonates susmentionnées), une des quatre Ballades et en plus un Scherzo, ou bien la Fantaisie en fa-mineur et un Scherzo; 2) deux Etudes, choisies parmi les 6 Etudes suivantes: op. 10: en la-mineur, en ut dièse-mineur, en fa-majeur, op. 25: en sol dièse-mineur, en ré bémol-majeur, en la-mineur (nr. 11); 3) un Nocturne — au choix; 4) deux Mazurkas — au choix; 5) l'une des deux Polonaises: en la bémol-majeur ou celle en la dièse-mineur.

Était-il question d'un style d'interprétation spécialement polonais? Il n'y a pas de motif pour lequel l'exécution de la musique de Chopin doive être regardée encore comme un privilège des pianistes polonais, puisque le vainqueur du concours récent, comme d'ailleurs celui de 1927, n'ont pas été choisis parmi les Polonais. Même le prix, offert par le Radio de Varsovie, pour la meilleure exécution des Mazurkas — a été donné à un étranger. Et pourtant une légende, non vérifiée jusqu'ici, prétend que les Polonais seuls sont appelés à savoir jouer les Mazurkas de Chopin. Ce n'était donc qu'un préjugé.

Couronnait-on le virtuose le plus brillant? Le choix du premier lauréat démontre plutôt le soin de distinguer le meilleur „chopiniste”, celui qui reproduit le texte des compositions avec exactitude et justesse d'interprétation. Il s'agit donc du texte compris et donné dans le caractère, le style, le sens, dans l'esprit de Chopin. L'esprit de Chopin, ce n'est point un mystère réservé spécialement aux Polonais, mais aux bons musiciens en premier lieu. On est loin aujourd'hui d'appeler „style” un jeu ramolli de lyrisme, sombrant dans des langueurs morbides, manière qui plaisait autrefois. Cette manière est aussi détestable que le geste rhétorique, la grandiloquence ornée de cascades virtuoses. Le style dans lequel on demande Chopin, — et on le fait assez généralement aujourd'hui, — c'est celui où se manifeste un équilibre parfait entre les éléments multiples qui composent l'organisme de cet art. Le pianiste doit sentir la nature et le fonctionnement de cet organisme, être en même temps un initié et un physiologue de cette musique, l'exécuter avec une liberté disciplinée, une rigueur nonchalante... saisir un complexe d'éléments fugitifs, imprécis, contraires, établir un jeu de forces opposées et de contrastes sublimes.

Alexandre Uninski, émigrant russe, élève de Lazare Lévy à Paris, a répondu le mieux aux exigences du style Chopin, telles qu'elles étaient conçues par la jury et par le public. Mais il a fallu que le sort décidât entre lui et l'aveugle pianiste hongrois Imre Ungar, doué d'un tempérament plutôt rhapsodique. Le sort se prononça pour l'artiste de l'équilibre, et pour la justice pure, non mêlée de philanthropie.

Encore une fois c'est le sort qui a décidé de la classification de deux autres candidats qui avaient obtenu le même nombre

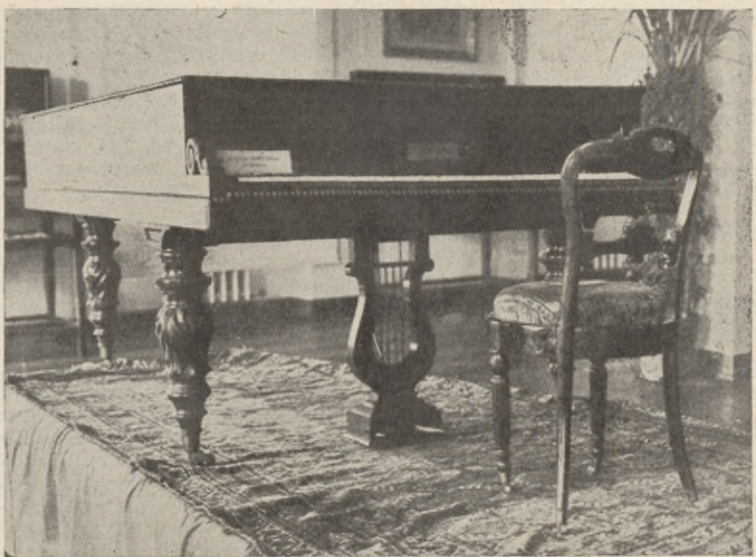
des pianistes éminents, tels que: Iso Elinson (Russe, Berlin), Marja Dońska (Polonaise, Danzig), Marie Novik (Riga), et



EXPOSITION „CHOPIN” AU MUSÉE NATIONAL VUE D'ENSEMBLE

de points, et c'est ainsi que **Boleslaw Kon** (Varsovie) jugé égal à **Abram Lufér** (Kiev) a obtenu le troisième prix, et ce

quelques pianistes russes de qualités remarquables. Et pourtant cette exclusion était due plutôt au système de juridiction.



LE PIANO DE CHOPIN

dernier le quatrième. Les prix suivants ont été décernés à **Lajos Kentner** (Budapest), **Leonid Sagalow** (Kharkof), **Leon**

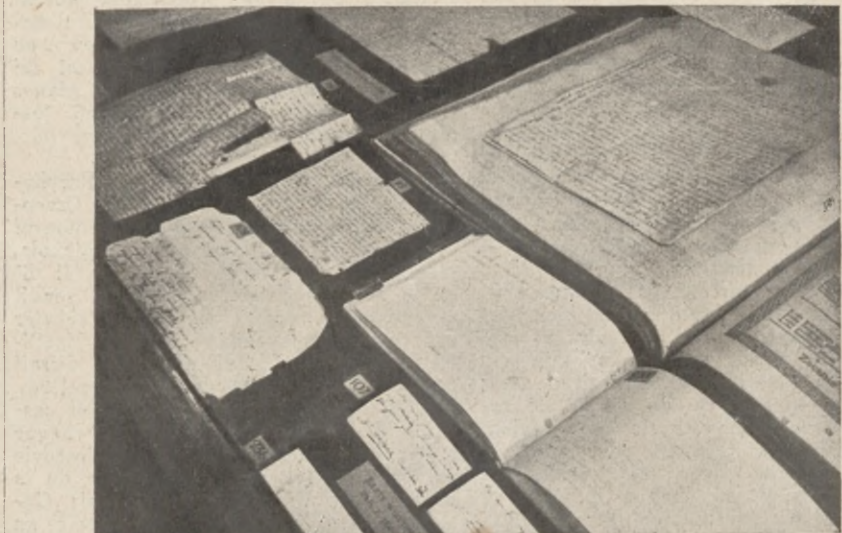
Les membres du jury avaient la tâche difficile d'exprimer par le moyen d'un seul chiffre un ensemble complexe d'observa-



MONOGRAPHIES SUR CHOPIN — LE METRONOME DE CHOPIN

Borunski (Varsovie), **Théodore Gutman** (Moscou), **Julien Károlyi** (Budapest), **Kurt Engel** (Vienne), **Emanuel Grosman** (Mo-

sou), **Joseph Wagner** (Breslau), **Marja Jonas** (Varsovie), **Lily Herz** (Budapest), **Suzanne de Mayere** (Bruxelles).



LETTRES ET MANUSCRITS

scou), **Joseph Wagner** (Breslau), **Marja Jonas** (Varsovie), **Lily Herz** (Budapest), **Suzanne de Mayere** (Bruxelles).

Le choix de la quinzaine élue, a été l'objet d'observations critiques, quelque peu amères. A cette „élite” manquaient

de mérite, a commis quelques erreurs. Après le concours, les concerts „des refusés” ont eu un succès, parfois plus retentissant que les concerts des lauréats.

Hors du concours quelques pianistes, moins intéressants comme interprètes

des œuvres de Chopin, eurent pourtant plus de chance en jouant d'autres auteurs. Il y a bien des types différents parmi les pianistes, bien des organisations très musicales et très différentes. Mais instituer un concours pour l'interprétation de Bach, Beethoven, Liszt — une telle idée ne paraît pas heureuse. Est-ce le côté sport qui manquerait à de telles entreprises? Sans doute le sport — que l'on nous excuse l'irrégularité du mot — est pour quelque chose dans l'art de jouer Chopin. C'est donc là un élément de la lutte, de l'émulation. Mais le concours est de nature artistique! Eh bien, voilà le rôle exceptionnel que la dextérité des doigts est appelée à jouer dans l'œuvre de Chopin. C'est la technique appliquée à l'art, moyen en fonction pour le but, part en rapport avec le total... et bien autrement que chez les autres compositeurs. Dans l'interprétation de Chopin la technique n'est ni partie inférieure, ni but en elle-même, elle n'est ni trop simple ni trop compliquée, elle est consubstantielle, identique à la poésie. Le grand poète du piano, était en même temps un réaliste minutieux — encore un contraste!

*

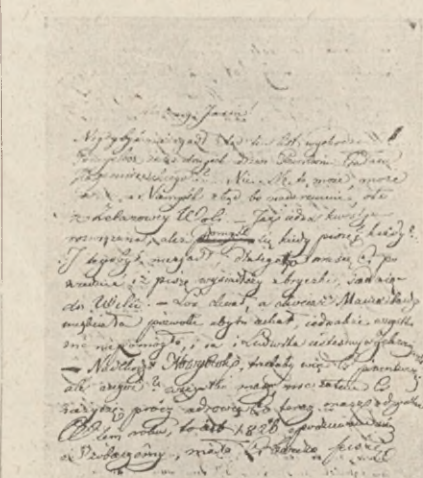
Son apparition à Varsovie fut aussi un jeu de contraste. Ni son pays ni sa famille ne s'attendaient à un musicien de génie. Chopin est là, sans préparation, sans annonce, il apparaît tout d'un coup comme „son propre ancêtre” — le cours de l'histoire se plaie ici à prendre un *tempo rubato*. Le maître du jeune Chopin c'est le „Clavier bien tempéré” de Bach. Par dessus les têtes de ses vénérables professeurs cet autodidacte semble puiser une instruction du fond même de la musique. Mais si l'artiste se forme un peu à part de son milieu, l'homme est attaché à la ville de sa jeunesse. Pendant toute sa vie il lui garde un bon souvenir. Bonne enfance, bons amis, premiers succès d'artiste — une atmosphère d'amour et de tendresse — voilà ce que lui donne Varsovie. Il reste l'artiste de l'attachement.

L'exposition des documents chopinistes, installée dans une pièce du nouveau Musée National de Varsovie est une évocation. L'organisateur M. Leopold Binen-tal est l'auteur d'un beau livre, où plus de cent illustrations, bien choisies, bien reproduites, bien imprimées — presque toutes publiées pour la première fois — nous donnent un ensemble documentaire de signification spéciale. Ce livre vient de paraître en traduction allemande. Beaucoup d'objets donnés dans ce livre par l'image, nous les voyons maintenant en nature, réunis à l'exposition.

Les portraits de Chopin! Nous savons un peu quelle était l'impression donnée par son extérieur. Dans le masque de plâtre, fait après sa mort, tâchons de trouver un centre de comparaisons. Vu d'en face, ce moulage nous donne une idée du visage de Chopin. Bien sûr, les muscles se détendent après la mort, mais les traits de Chopin mort restent saisissants, le front superbe, l'ossature d'une noble sinuosité, d'un legato rafaellesque. Souffrance distinguée, romantisme qui se plaie à la beauté classique! C'est bien lui le Hyperion imaginé dans „Faust” — l'enfant du romantisme et de l'antiquité! Le portrait par Antoni Kolberg garde un peu de valeur documentaire, malgré le peintre plutôt médiocre, le beau camée en agate par Isler, un médaillon par Bovy, une copie d'après Delacroix, une autre d'après Scheffer... „mais tout cela ne vaut pas le petit dessin au crayon par George Sand”, ainsi qu'à peu près Chopin lui-même l'écrit à propos de la petite image, précieuse par la ressemblance dite exceptionnelle.

Les lettres de Chopin sont en polonais. Il écrivait donc en polonais, ce qu'on ignore quelquefois. (Le Hongrois Liszt ne savait pas la langue de sa patrie, détail qu'on ignore également!) Chopin écrit les lettres à sa famille dans un langage charmant par sa simplicité, il bavarde, raconte avec nonchalance les potins de Paris. Son naturel est délicieux, le don de saisir une observation frappante. Les dessins et caricatures de l'adolescent attestent un certain talent de dessinateur, légèrement ironique. Par tout un brin d'ironie riante. Il avait un talent mimique, il aimait à faire rire les gens. Son bon sens perce partout — partout nous lui trouvons un sentiment de proportion, un goût ordonné et sûr. C'est le bon sens qui le protège contre toute

exagération et tout désarroi. Frère enfant du siècle il suit une ligne sûre, poursuit les mystères insolites que lui dévoile son art. Choyé par le beau monde il ne succombe point au vertige de sa position sociale. Au fond il est le premier à tourner en ridicule le snobisme. Entouré d'un cercle de gens d'esprit, il ne pousse pas son art dans la littérature et reste toujours musicien. Ecrivant la musique de concert il n'est jamais déclamatoire. Mickiewicz lui demande un opéra national, lui fait des reproches



LETTRE DE CHOPIN ADOLESCENT (1825) A SON AMI EN POLONAIS

de dissiper son talent dans les salons, de „vendre son âme aux Rothschild” — Chopin garde le bon sens. Point de fausse ambition, par d'erreur sur le che-



CHANT POLONAIS, MANUSCRIT DE CHOPIN

min à poursuivre. Il sait ce qu'il vaut, mais aussi — où cueillir ses lauriers.

*

Ce n'est pas exactement cette opinion que s'est formée sur Chopin M. André Suarès. L'éminent condottiere a eu l'idée de faire un voyage, quelque peu offensif, dans le domaine de Chopin. Dans les „Nouvelles Littéraires” (5 mars 1932) M. Suarès commence son essai sur Chopin par les mots: „Il a une sorte de génie harmonique. Après quoi, là-dessous, à peu près rien. On ne peut être moins varié, ni moins pensant. Il ne sort pas de deux ou trois sentiments qu'il répète à l'infini, en gémissant comme font les malades... Il geint même en dansant... tandis qu'il valse il toussé...” Musique de chambre de malade — ainsi on a parlé de la musique de Chopin, longtemps avant M. Suarès, et sans perdre un ton irrité. On ne s'étonne pas pourtant que l'atmosphère de serre chaude, l'odeur des fleurs tressées en couronnes mortuaires, peut produire un sentiment de malaise et d'impatience. Mais raisonner sur l'orchestre de Chopin, sur son Trio, en vouloir à la Marche Funèbre pour sa popularité comme pièce d'enterrements, en vouloir à Chopin pour la trop larmoyante morbidité ou le détectable *rubato* de ses interprètes! „Génie harmonique”, bien, mais ne commence-t-on pas à découvrir un Chopin polyphoniste, bien plus intéressant que l'harmoniste? N'est-elle pas, cette musique, elle même plus révélatrice que le dansant, le guerrier — cérébral, si l'on veut — enfin ce qu'elle peut suggérer à l'auditeur incapable d'écouter musicalement? Pourquoi s'attarder aux accessoires au lieu de saisir la musique pure,

dégagée de toute signification, allusion, suggestion littéraire, pourquoi s'en tenir à la surface — sans doute remuée par un souffle littéraire! — si la musique de Chopin elle-même, comme musique pure est le phénomène essentiel? Si l'on a comparé Chopin à Bach, ce n'est pas la faute à Chopin.

Chopin—Baudelaire! — il est pourtant grotesque de reprocher à Chopin une comparaison audacieuse, où du reste il s'agit plutôt d'une affinité de type créateur que d'un résultat de comptabilité, exprimé par les mots „plus profond”, „plus grand” — mots vagues dans des comparaisons entre un poète et un musicien. — Plus loin, encore un passage d'une originalité superflue: „Baudelaire... toujours en quête de la perfection, à l'affût de l'expression unique, seule capable de relever la pensée la plus rare; le poète qui travaille le plus le mouvement dans le poème et qui improvise le moins...” Eh bien, le travailleur de l'expression, l'infatigable chercheur de la perfection — Chopin, ne l'est-il pas aussi? Non — prétend M. Suarès: „L'intelligence et l'invention de la forme font également défaut à Chopin. Il est peu de musique d'où l'architecture soit plus absente. Enfin, il n'y a pas une note dans Chopin qui ne soit faite pour le pianiste...”

C'est le malheur de Chopin, d'être à la merci des pianistes. Ce sont eux qui peuvent le rendre agaçant, lui infliger des „chapskas et kurtkas” le „carnaval des steppes”, ou — pour changer de plaisir — le rendre phitisque „balancant son mal”. Toute cette „littéra-



LETTRE A CHOPIN ECRITE EN 1848 PAR SA MERE EN POLONAIS

tient en état d'actualité mieux que tant d'autres compositeurs. L'homme habillé à la mode de 1830, ne devient pas historique, romantique par surface il est aussi musicien hors de l'époque romantique, fleur fine d'un goût, d'une culture historiquement déterminée, il est un phénomène de la musique tout simplement. Ne nous en tenons pas trop aux accessoires, comme on l'a trop fait pendant cent ans.

Karol Stromenger.